

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 35 (1902)
Heft: 5-6

Artikel: À propos du divorce entre la bible et l'église aux États-Unis d'Amérique
Autor: Schinz, A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379732>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

A PROPOS
DU DIVORCE ENTRE LA BIBLE ET L'ÉGLISE
AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

PAR

A. SCHINZ, D^r Phil.

professeur à Bryn-Mawr, Pensylvanie.

Il fut un temps aux Etats-Unis où toute l'instruction des enfants consistait à peu près dans la connaissance de la Bible. Au cours des trois dernières décades, cet état de choses s'est singulièrement modifié. Les Eglises sont aussi nombreuses, plus nombreuses qu'autrefois. La nation par l'organe de ses magistrats affirme autant et davantage sa croyance en Dieu et en Jésus-Christ. Les institutions de charité, les académies, les universités se réclament du christianisme comme elles l'ont toujours fait. Mais tandis que la connaissance de la Bible, le document par excellence de la foi du pays, était jadis au premier plan, elle est aujourd'hui au dernier. Il y a là évidemment un grand danger. Déjà à l'heure qu'il est on peut se demander parfois si on ne proclame pas si haut ses convictions chrétiennes que parce qu'on cherche, par devers les autres et par devers soi-même, à dissimuler un certain vide du cœur¹.

Pendant longtemps on se contenta de formuler des

¹ Pour la vie religieuse dans les universités et par extension dans les milieux cultivés en Amérique au cours des deux derniers siècles, voir *Two Centuries of Christian Activity at Yale*, Ed. by J.-B. Reynolds, S.-H. Fisher and H.-B. Wright (G.-P. Putnam, New-York and London, 1902).

plaintes vagues. Un homme cependant avait résolu de tirer la chose au clair. Nous avons nommé M. Ch.-F. Thwing, président d'une des universités les plus connues d'Amérique, *Western Reserve University*, à Cleveland, Etat d'Ohio, lequel mit à contribution la méthode très affectionnée aujourd'hui des enquêtes, et publia ses résultats dans la revue *The Century*, numéro de mai 1900, sous ce titre : *Significant ignorance about the Bible as shown among College Students of both sexes*¹.

M. Thwing a fait successivement deux expériences. D'abord avec une classe d'étudiants hommes, qui venaient d'arriver à l'université, en automne 1894. Puis avec une classe de jeunes filles, en automne 1899.

L'enquête consistait en ceci : Vingt-deux passages de Tennyson avec des allusions à la Bible qu'il s'agissait d'expliquer. En voici quelques exemples :

1° Mon péché était comme une épine parmi les épines qui couronnaient ton front.

2° Comme de la manne dans mon désert.

4° Comme cet ange qui, un jour jusqu'à l'aurore, lutta avec Israël errant.

7° Un cœur aussi rude que la main d'Esäü.

9° Ruth dans les champs de blé.

13° L'Arimathéen Joseph.

21° Une échelle de Jacob.

Les trente-quatre jeunes gens qui eurent à répondre avaient en moyenne vingt ans et venaient de la partie nord de l'Etat d'Ohio, du centre de l'Etat de New-York et de l'ouest de la Pensylvanie, régions de culture tout à fait solide. Il y avait des fils d'avocats, de pasteurs, d'instituteurs, de marchands, de fermiers. Tous, sauf un seul, avaient été en rapport avec des Eglises. Plus de la moitié étaient membres régulièrement inscrits sur les registres de différentes congrégations : méthodistes, baptistes, réformées, congrégationalistes, etc.

¹ L'université de *Western Reserve* est co-éducationnelle.

Sur ces 34 :

- 9 ne comprirent rien à l'allusion à la couronne d'épines.
 11 ne surent expliquer l'allusion à la manne du désert.
 16 » » la lutte de l'ange et d'Israël.
 19 » » la main d'Esau.
 19 » » Ruth dans les champs.
 25 » » la femme de Lot.
 22 » » des perles jetées devant les pourceaux.
 23 » rien de Joseph d'Arimathée.
 24 » expliquer l'allusion aux noces de Cana, le bon vin conservé pour la fin.
 18 » rien de l'ange qui garde le tombeau vide.
 22 » rien du serpent d'Eden.
 24 » rien du vœu de Jephté, etc.

Sauf que l'allusion des perles jetées devant les pourceaux fut remplacée par une autre concernant l'Iscaïot, le questionnaire fut le même pour les jeunes filles que pour les jeunes gens. Les réponses justes étaient de 6 0/0 plus nombreuses. Une élève répondit parfaitement à tout, indiquant même les livres de la Bible auxquels se rapportaient les passages ; deux autres ne manquèrent que deux ou trois réponses. Chose piquante : tandis que 25 jeunes gens (sur 34) ignoraient l'allusion à la femme de Lot changée en statue de sel, les 51 jeunes filles sans exception connaissaient parfaitement cette histoire.

Il y eut naturellement des réponses stupéfiantes : Joseph d'Arimathée = Joseph fils de Jacob, ou Joseph, *fils de Marie* ! L'allusion au meilleur vin gardé pour la fin, à Cana, signifie : « Attendre jusqu'au dernier moment pour être baptisé. » — Iscaïot c'est « la croix sur laquelle a été crucifié Jésus, » etc.

L'article de M. Thwing fit sensation. On étudia les moyens de remédier au mal. Comme l'une des causes indiquées par notre auteur était que les écoles ne faisaient rien pour faire connaître la Bible, et que sous prétexte de ne favoriser aucune dénomination on en avait au contraire exclu

tout enseignement religieux, les chefs d'établissement d'instruction songèrent à introduire une réforme. Une résolution importante vient d'être prise par le congrès de la *National Educational Association*, réunie en juillet dernier à Minneapolis. Evidemment il faut rendre à la Bible sa place dans les idées du peuple américain. Comme d'autre part il serait contraire aux institutions du pays de présenter dans des écoles et universités le livre saint comme œuvre de théologie et de doctrine chrétienne, il faut tourner la difficulté et faire étudier la Bible comme document littéraire. La placer à côté de Shakespeare et Milton, de Goethe et Schiller, de Racine et Corneille, de Platon, de Cicéron, etc.

Voici le texte traduit de la résolution votée par une assemblée à laquelle assistaient plusieurs des plus grandes autorités pédagogiques du pays :

« Il est évident que la familiarité avec la Bible anglaise, en tant que chef-d'œuvre littéraire, est en décroissance rapide chez les élèves de nos écoles. C'est là un résultat direct d'une conception qui fait de la Bible une œuvre théologique seulement, et qui dès lors conduit à son exclusion des écoles de certains Etats comme livre de lecture et d'étude. Nous espérons et demandons un changement dans le sentiment public à ce sujet, changement qui autorisera et encouragera même l'emploi de la Bible, — à l'heure qu'il est honorée de nom dans les statuts de beaucoup d'écoles et d'institutions de nos républiques, — comme d'une œuvre littéraire de l'espèce la plus haute et la plus pure, qu'on placera à côté de la poésie et de la prose qu'elle a inspirée et en grande partie formée. »

Cette idée de rendre à la Bible son prestige d'autrefois en la traitant comme un chef-d'œuvre littéraire n'est pas nouvelle. Nous avons connu personnellement un professeur de littérature anglaise qui pratiquait cette méthode depuis longtemps et donnait un cours de *littérature* biblique. Nous savons par ouï-dire que d'autres le font comme lui, surtout dans l'ouest des Etats-Unis. Elle est même si bien entrée dans les mœurs, cette idée, que, si nous en croyons la nou-

velle qui vient de nous parvenir, un journaliste de l'Illinois va servir à ses abonnés à titre de feuilleton quotidien des tranches de la Bible. Le rédacteur en question, M. C.-F. Hodge, d'Assumption, déclare que la Bible comme livre n'est plus lue, qu'on lit, d'autre part, énormément les journaux en Amérique, et qu'en introduisant la Bible dans le journal, ce sera le meilleur moyen de la faire lire. Ce sera certainement, ajoute-t-il encore avec beaucoup de vérité, aussi intéressant, — il emploie même le terme « divertissant, » — que les romans qu'il pourrait offrir à ses lecteurs.

Si l'on veut bien y songer, il y a là, au point de vue chrétien, des symptômes d'une gravité extraordinaire. Prenons même une attitude absolument indépendante vis-à-vis des faits : Comment se fait-il que personne n'ait songé à la profanation de la Bible par des procédés de cette sorte ? Car en somme le projet du journaliste n'est qu'une manifestation populaire, plus naïve, du même état d'esprit que celui qui est manifesté par les pédagogues. On accepte sans la moindre protestation, d'un bout à l'autre de l'Union, que la Bible soit mise sur le même pied que n'importe quelle production de littérature, même le roman-feuilleton. Personne ne crie au sacrilège. Nous nous trouvons en présence d'un des plus curieux — ou des plus caractéristiques — cas de cécité collective que l'histoire des idées religieuses ait encore eus à enregistrer.

Maintenant est-ce conscient ou est-ce inconscient de la part des promoteurs ? — Voilà un point infiniment délicat à décider. Si nous osions émettre une opinion personnelle après cinq ans d'observations de la vie religieuse aux États-Unis, nous serions enclin à affirmer que c'est inconscient, même chez les plus intelligents. Nous ne pensons pas que ceux qui ont favorisé la résolution de Minneapolis aient songé à l'avenir, aux conséquences peut-être encore assez éloignées, mais nécessaires qui découleront des principes. On n'a considéré que le présent dans lequel il s'agit de concilier deux courants, l'esprit du temps et l'esprit du christianisme. Jusqu'ici on avait fait céder le christianisme.

L'église comme institution sociale n'avait pas perdu de terrain, mais on prêtait si peu d'attention à la *doctrine* évangélique qu'on voyait venir le moment d'une ignorance totale ou du moins d'une indifférence absolue à l'égard du contenu de la Bible. On s'en rend compte aujourd'hui ; on se prend à songer qu'après tout l'église, pour être encore l'église *chrétienne*, devrait pourtant baser son existence sur l'enseignement des Ecritures ; et c'est pour parer à cette rupture de deux termes qui sont encore des corrélatifs nécessaires dans l'esprit de la plupart des hommes, à savoir l'église et la Bible, qu'on s'est avisé du moyen que nous avons signalé. On compte bien, en faisant estimer la Bible sous l'angle de la littérature, que, par contre-coup, on créera un regain d'intérêt pour son contenu religieux.

Le remède est évidemment pire que le mal. Présenter aux enfants la Bible de la même façon et dans le même esprit que Shakespeare ou n'importe quel écrivain ou penseur, c'est implicitement concéder qu'ils sont de niveau, c'est en tous cas favoriser dans son esprit cette idée, ou pour nous exprimer avec encore plus de circonspection, éveiller un préjugé d'égalité qui d'emblée ne favorisera certainement pas le respect des Ecritures. Même si un jour la raison devait amener celui qui a étudié impartialement la Bible à la considérer comme le livre de la révélation, le fait qu'il y a eu comparaison laissera inconsciemment dans l'esprit une empreinte qui ravira à l'Évangile son prestige absolu. Il faudrait être un homme bien supérieur pour échapper à cette influence — et on sait combien les hommes supérieurs sont rares. Ainsi, en supposant les meilleurs résultats, le procédé adopté pour réintégrer la Bible à sa place d'autrefois est nul ; dans 99 999 cas sur 100 000 il aura un effet contraire à celui qu'on s'était proposé.

Notre but en écrivant ces lignes n'est nullement de faire métier de censeur. Mais comment la situation présente a-t-elle été créée dans cette Amérique qu'on a coutume, encore à l'heure qu'il est, en Europe, de considérer comme le boulevard de la foi chrétienne à notre époque de scepticisme ?

Parmi les causes qui nous paraissent fondamentales nous en signalerons trois, l'une purement extérieure, les deux autres plus profondes, plus intimes et, quoique moins apparentes, bien plus effectives.

La cause extérieure, c'est, aux Etats-Unis plus qu'en Europe, le développement de la science. Tandis qu'il y a vingt ans environ on mettait pour ainsi dire à l'index les livres traitant sérieusement les problèmes de l'évolution, aujourd'hui on est tombé dans l'extrême opposé. C'est au ministre qui aura les vues les plus renversantes, les plus « avancées » en science. On a une terreur superstitieuse de passer pour un réactionnaire, — tout plutôt que cela. L'influence d'un formidable mouvement pédagogique en ces dernières années a grandement contribué à accentuer cette tendance, et dans les louables efforts que l'on fait pour être ou paraître cultivé, chacun discute comme des vétérans de facultés la création du monde et le déluge. Il y a même pour cela une institution spéciale, les écoles du dimanche pour adultes. Les livres qu'on y étudie sont Darwin et Huxley bien plus que la Genèse et les Evangiles. Nous avons assisté là, entre bonnes vieilles chrétiennes et pasteurs ignorants, à des luttes homériques, à grands coups de termes scientifiques — luttes horripilantes de platitude, de niaiserie et de sérieux. Mais comme nous le disions, la science n'a été qu'un facteur extérieur qui a provoqué sans en être cependant la cause directe certaines manifestations bizarres des gens d'église. La racine du mal est plus profonde.

C'est d'abord, pour dire notre pensée sans circonlocutions, une application trop consciencieuse du principe du protestantisme: l'individualisme religieux. On n'accepte aucune autorité, chacun a son propre jugement dont il peut et doit se servir. Un théologien pourra avoir consacré sa vie entière à l'étude, sa voix n'aura pas d'autorité plus grande que celle du premier venu. On ramène tout au niveau du grossier sens commun qui a le droit de tout apprécier, de tout juger. La Bible interprétée par ces intelligences non dégrossies engendre, lorsqu'il s'agit d'âmes douées de besoins religieux,

l'esprit sectaire le plus regrettable, et lorsqu'il s'agit d'individus sans besoins religieux, le scepticisme. Au sein des communautés ecclésiastiques la liberté à l'égard de la Bible est absolue : on l'apprécie ; on approuve ce qu'elle dit, ou on le condamne. L'anecdote de cet ouvrier américain qui lut un jour la première Epître de saint Paul aux Corinthiens, puis ferma tranquillement le livre en disant : « Cet homme est d'accord avec moi ! » est tristement typique. Il est facile de voir où conduit un pareil état des esprits : si la valeur de n'importe quel passage des Ecritures dépend de la décision de ma raison, si elle n'est vraie que quand elle est d'accord avec moi, si en un mot je suis celui qui peut juger, c'est que mon autorité est plus grande que la sienne. — Je n'ai qu'un pas à faire pour admettre que je n'ai pas besoin d'elle, que je puis former moi-même mes opinions religieuses. Cela d'autant plus, notons-le bien, que l'individu raisonnant ainsi est moins cultivé. C'est un truisme que de dire que plus on étudie et l'on est intelligent, plus aussi l'on comprend l'infinie complexité des problèmes qui se posent à l'esprit humain et l'on est disposé à se défier de soi-même. Or il s'en faut de beaucoup que l'Américain moyen soit un être cultivé ; il en résulte que son assurance, en décidant les plus gros problèmes, est énorme. Quand la Bible ne s'accorde plus avec lui, il n'hésite pas un instant à affirmer que la Bible a tort. Et voilà pourquoi l'on ne sent plus le besoin de lire la Bible aux Etats-Unis ; voilà pourquoi, quand on la verra mise par les premières autorités intellectuelles du pays au rang des livres écrits par des hommes comme nous, par des hommes que souvent nous coudoyons dans la rue, on en prendra probablement encore plus à son aise. Loin de réagir contre le mal, la résolution de Minneapolis n'aboutit qu'à le confirmer et même à lui conférer la sanction des représentants d'une élite intellectuelle du pays.

Ajoutons qu'en Amérique cette liberté de jugement est encore accentuée par le fait qu'elle va la main dans la main avec les principes démocratiques dans le domaine politique et social. Partout l'homme ne reconnaît d'autorité que la

sienne. Il y a chez nous une saine tradition qui, même dans les pays démocratiques comme la Suisse, conserve le respect des choses de l'esprit. Grâce au Ciel nous n'avons pas encore abouti au syllogisme stupide : l'ouvrier, le paysan, l'enfant ont autant de droits sociaux que les rois, les ministres, les artistes, les écrivains, etc., donc ils en savent autant que ces derniers dans leurs professions respectives. Jamais on n'a prétendu qu'un théologien ou un philosophe ferait nécessairement un bon serrurier ou un bon tailleur, — pourquoi veut-on absolument en Amérique nous faire accroire qu'un tailleur ou un serrurier ferait nécessairement un bon philosophe ou un bon théologien? — C'est cet incomparable Carlyle qui écrivait dans ses « Pamphlets des derniers jours, » il y a un peu plus de cinquante ans : « Dans le cours d'un demi siècle, un peu plus, un peu moins, il faut que l'Univers ou les têtes des hommes aient bien changé. Il y a un demi siècle, et depuis la Création jusqu'alors, l'Univers, à ce que j'avais entendu dire, avait coutume d'être d'une nature quelque peu abstruse. Il n'avait point coutume de porter ses secrets sur sa face pour qu'ils crevassent les yeux de tous les passants. »

A quoi l'Allemagne doit-elle aujourd'hui encore sa suprématie intellectuelle? C'est notre humble avis qu'elle le doit avant tout à ce qu'on a su distinguer dans ce pays, mieux que partout ailleurs, entre domaine social et domaine intellectuel dans la vie. Il nous semble que nous comprenons aujourd'hui cette parole d'Origène, — car il y a probablement eu des Américains de tous temps : — Les apôtres, disait-il, ont quelquefois exprimé toute leur pensée, mais sur certains points « ils se sont bornés à dire que les choses sont. Mais comment sont-elles et pourquoi sont-elles? C'est ce qu'ils se sont abstenus de faire connaître, sans doute afin que les hommes studieux et amis de la sagesse qui viendraient après eux eussent matière à s'exercer et à produire les traits de leur esprit. » (*Des Principes*. Introduction.)

Il y a enfin une chose qui, indirectement, peut avoir contribué à une profonde indifférence à l'égard de la Bible. En Amérique on prétend cultiver avant tout chez l'enfant le

don du raisonnement, de la réflexion individuelle. On demande fort peu d'exercices de mémoire pour ne pas dire qu'on n'en demande point du tout. C'est là une erreur dont on reviendra certainement ; mais le mal qui en est la conséquence ne nous semble pas être compris dans toute sa gravité : l'enfant, et plus tard le jeune homme, et enfin l'homme mûr raisonne tout simplement à vide. Ses convictions ne reposent pas sur des faits, elles sont en l'air. Cela se traduit d'une façon constante dans le langage : fort rarement affirmation-ils quelque chose sans commencer leur phrase : *I think* (je pense que), ou *It seems to me* (il me semble que), ou encore *I feel* (je sens que). Nous avons longtemps cru que c'était de la modestie ; nous sommes revenu de cette idée ; en effet il leur *semble*, — demandez de préciser par des faits, et ils demeurent bouche close dix-neuf fois sur vingt. Si donc l'on raisonne à vide ailleurs, pourquoi pas aussi bien en théologie et en religion.

Il nous reste à indiquer une troisième cause du mal que nous signalons : La tournure de plus en plus exclusivement pratique que l'on cherche à donner au christianisme américain. La Bible, le Nouveau Testament en tous cas, on dira ce qu'on voudra, prêche l'ascétisme. Non pas peut-être l'ascétisme des moines du désert, mais le renoncement aux biens de ce monde certainement. Pour être sûr de n'être pas mal compris, disons que la Bible affirme que le bonheur n'est pas de ce monde, mais de l'autre ; qu'il faut renoncer aux joies de ce monde pour conquérir plus certainement celles du monde à venir. Une bonne conscience, voilà tout le bonheur que la doctrine évangélique concède à l'humanité dont nous faisons partie sur la terre. Or il y a de fortes tendances à modifier cette partie de la doctrine du Christ, en Europe, du reste, aussi bien qu'en Amérique. Les théologiens eux-mêmes ont de plus en plus, au dix-neuvième siècle, favorisé le courant général. Le Royaume des cieux est descendu sur la terre d'une façon qui pourrait bien n'avoir pas été dans la pensée du maître. Bref, du christianisme, qui était une doctrine religieuse, on a fait une doctrine sociale. L'Amérique

est allée en pratique bien plus loin que l'Europe dans cette direction¹. Et cela était bien naturel. Un pays prospère à tous les points de vue, qui a tout pour jouir dans le présent, hésite à remettre après la mort l'heure du bonheur. Après tout pour le bonheur à venir il faut la foi, la foi qui est « une ferme attente des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas ; » pour le bonheur immédiat, il n'est pas nécessaire de croire des choses qu'on ne voit point, mais on s'attache à des choses qui sont, qu'on voit. L'adage : « Un *tiens* vaut mieux que deux *tu l'auras* » est trop profondément humain pour ne pas agir en nous, même à notre insu. Donc on veut bien la religion, à condition qu'elle soit d'accord avec notre plaisir ; sinon on est assez porté à l'ignorer. L'église a fait des concessions considérables pour ne pas être désertée. Mais pour ne pas avouer sa défection aux autres, et pour se la cacher à ses propres yeux, elle a dû elle-même renoncer à trop rappeler la Bible à la mémoire de ses fidèles sous peine d'être convaincue d'errements et d'infidélités. De cette situation bizarre est sorti une sorte de christianisme nouveau, vague, indécis, où la doctrine religieuse n'était plus qu'un appendice plus ou moins essentiel. Le royaume des cieux sur la terre, dit-on, est le but du christianisme : on se voue à des œuvres de charité ; on rend heureux les autres, les pauvres, les malheureux de toutes sortes, d'où on arrive facilement à cette autre proposition : Je soulage les maux d'autrui et leur apporte le bonheur terrestre ; si ce bonheur terrestre est légitime pour eux, il l'est pour tous, par conséquent pour moi : Vive la vie ! chantons et buvons car demain nous mourons.

Encore une fois, loin de nous l'idée de juger ; tout cela est peut-être parfaitement légitime, mais nous n'y reconnaissons pas l'enseignement du Christ, et nous comprenons fort bien qu'une fois ces idées adoptées par l'Eglise, elle n'insiste plus trop sur une connaissance approfondie des Ecritures de la part des fidèles.

¹ Voir nos articles de la *Revue chrétienne*, septembre, octobre et novembre 1901.

Nous croyons avoir dit des choses que beaucoup soupçonnent outre-mer, sans oser se les avouer à eux-mêmes.

Notre conclusion est que, pour ramener l'état de choses ancien en ce qui concerne la connaissance de la Bible, il faudrait avant tout réformer l'esprit de notre époque tel qu'il se manifeste actuellement aux Etats-Unis.

Cela est-il possible ?

Nous ne voulons pas nous aventurer à de dangereuses prophéties. Cependant il paraît que la science peut à présent affirmer à peu près ce qu'elle veut sans causer beaucoup d'alarmes dans le camp des gens d'Eglise. Là, du moins momentanément, il y a calme complet. Rien n'empêcherait une réforme.

On pourrait peut-être aussi, si l'on voulait bien, — mais voudra-t-on, osera-t-on ? — inspirer un peu d'humilité au cœur de tant de Yankees trop sûrs que, s'ils étaient papes, le dogme de l'infaillibilité ne serait pas si ridicule. Qui sait, si le mouvement économique actuel qui les convainc avec une si irrésistible force qu'ils sont les esclaves de quelques potentats de la finance et non pas les maîtres de leurs destinées, même terrestres, comme ils se l'imaginaient complaisamment jusqu'ici ; qui sait, disons-nous, si cette expérience n'aura pas un contre-coup heureux dans le domaine de la vie spirituelle ? L'Amérique est une grande nation, admirable, puissante, sans aucun doute appelée à prendre la direction du mouvement de la civilisation des mains de l'Europe : ce qui lui manque cependant et ce qu'elle doit acquérir, c'est de reconnaître et de pratiquer la grande vérité du *γνώθι σεαυτόν* antique, et ce que les Arabes ont si bien exprimé comme suit :

Il y a quatre sortes d'hommes :

Celui qui ne sait pas et qui ne sait pas qu'il ne sait pas, — il est fou, évite-le.

Celui qui ne sait pas et qui sait qu'il ne sait pas, — il est simple, éclaire-le.

Celui qui sait et qui ne sait pas qu'il sait, — il dort, réveille-le.

Celui qui sait et qui sait qu'il sait, — il est sage, suis-le.

En ce qui concerne enfin la troisième cause que nous avons indiquée, il faudrait, pour la faire disparaître, se décider à savoir si l'on veut une Eglise pour représenter une doctrine religieuse ou bien une doctrine morale. Une croyance religieuse sans morale et une morale sans croyance sont en soi parfaitement concevables. Mais s'il s'agit de cette doctrine religieuse spécifique qu'on appelle le christianisme, elle appelle nécessairement une morale corrélative et sociale. On ne peut en effet professer la doctrine religieuse chrétienne du royaume des cieux qui n'est pas de ce monde mais repose au contraire sur le renoncement à ce monde, avec la morale utilitaire à laquelle beaucoup de théologiens et de laïques des deux côtés de l'Océan voudraient réduire leur christianisme pour le rendre acceptable et agréable au grand nombre.

Bryn-Mawr, Philadelphie, Août 1902.
